

ter une aumône, tous ne manqueront pas de m'apporter l'argent d'un rouleau de papier, ou d'un devant de cheminée; en sorte que, si j'ai à Paris, comme je l'admets...

— Deux cent mille amis, fit Rétif.

— A peu près... Eh bien, j'aurai cent mille livres au bout d'une année.

— Voilà une fortune! dit Rétif.

— Oh! répondit dédaigneusement le fabricant, ce sera un commencement.

— Je sais bien, Monsieur Réveillon, que vous aviez plus de cent mille livres; mais la seconde fortune qu'on fait ne vaut jamais la première qu'on a perdue.

— Hélas! non. Il ne s'agit donc plus que de trouver les matériaux de la seconde.

— Ne vous reste-t-il donc rien?

— Rien!

— Mais le crédit.

— Oh! ce n'est pas par là qu'il faut commencer; si j'use du crédit n'ayant rien, ce crédit sera si peu de chose, que j'aime autant n'en pas parler; parlons du crédit pour des sommes qui en valent la peine.

— Enfin, dit Rétif, monsieur Santerre ne vous offre-t-il pas quelque chose?

— Je n'accepte rien de personne, dit sévèrement Réveillon.

— Et vous faites bien, repartit Rétif; si vous vous relevez, au moins que ce soit par vous-même.

— Vous me comprenez! vous, fit Réveillon à Rétif en lui serrant la main.]

— Oui, dit le poète; mais comment tirerez-vous de votre fonds ce que vous n'y avez peut-être pas?

Ici le front de Réveillon s'abîma dans la douleur; son orgueil faisait place au regret d'un riche passé.

Rétif l'observa d'un regard à la fois bon et scrutateur.

Réveillon continua de s'assombrir; il en vint à soupirer: il était vaincu.

— Espérez, mon Dieu! s'écria Rétif, espérez!

— Monsieur Rétif, dit alors Réveillon en repassant tous les arguments de son interlocuteur, il faudrait d'abord, pour espérer, avoir une première base d'espérance.

— Combien donc vous faudrait-il à peu près? fit Rétif.

— Oh! beaucoup!

— Mais encore?...

— Beaucoup plus que, vous et moi, nous n'a-

vons, dit le fabricant avec une sorte d'amertume dédaigneuse.

Rétif eut un léger sourire fort significatif en ce moment, s'il eût pu être compris.

Mais il ne le fut pas très heureusement pour les chapitres qui vont suivre.

Alors rentrèrent les filles du fabricant, puis Santerre, et la conversation redevint générale. Rétif n'avait plus rien à faire; il se laissa raconter avec préparation toute l'histoire inventée par Auger, il y mêla ses commentaires, et sortit de la maison regardé comme un homme bien malheureux mais qui, après tout, n'avait perdu qu'une petite fille!

— Laquelle, ajouta Réveillon quand l'écrivain fut parti, avait d'excellentes qualités, mais pas un sou de dot, ce qui l'aurait rendu très-malheureuse, puisque son mari Auger aurait végété toute sa vie.

Il conclut en assurant qu'elle était infiniment plus heureuse d'être morte, qu'il ne la plaignait pas, et que, la première douleur passée, Rétif y verrait clair, et ne la regretterait plus; tandis que lui, Réveillon, avait deux grandes filles sur les bras, une fortune anéantie, et l'habitude du bien-être.

Cette dernière partie de l'argumentation n'était pas la moins forte.

Elle lui tira de nombreux soupirs, quand il examina l'heureux luxe de son compère le brasseur.

Et mesdemoiselles Réveillon soupirèrent aussi, tout en se trouvant moins malheureuses de leur jeunesse, de leur beauté, de leur innocence, que leur père ne voulait bien le dire.

Malheureuses sans doute, mais vivantes encore, au lieu d'avoir été brûlées vives comme cette pauvre Ingénue Rétif!

## LXIV.

## OU L'ON DÉRANGE AUGER PENDANT SON REPAS.

Il nous faut, maintenant, revenir à cet excellent M. Auger, auquel, de nos jours, l'académie n'eût certes pas manqué d'accorder le prix de vertu.

Lui aussi avait fait tous ses plans, et même une partie de ses préparatifs.

Bien vu par tout le monde, nullement inquiet à l'endroit du vol de Réveillon, et de la mort de sa femme, plaint et admiré par le faubourg Saint-Antoine et la rue des Bernardins, il sou-

geait, cependant, l'ingrat, à quitter ce beau pays de France, ou tout au moins la capitale, qui le traitait en enfant adoré.

C'est qu'Auger lorgnait tout simplement certaine province de Gascogne dans laquelle, en trafiquant un peu pour donner prétexte à une fortune, il se remarierait avec une femme moins sylphide qu'Ingénue, avec une femme apparentée de gras marchands de suifs ou de laines, mais nullement fille, sœur ou nièce d'homme de lettres.

Car, au fond, par instinct sans doute, Auger exécrerait ce pauvre Rétif.

Et, dans les rêves que nous venons de dire, au lieu d'être dans une misérable chambre de la rue des Bernardins, presque demeurée isolée, maussade, il se voyait dans un bon petit intérieur donnant sur la plaine et sur les bois, comfortable, chaud, respectable.

Là, il était bon époux, bon père de famille, riche! il avait toutes les vertus!

Cet homme-là était si ambitieux de bonne renommée, qu'il eût égorgé une moitié du monde pour avoir la considération de l'autre.

Les gens qui n'ont point de vertu au cœur sont extrêmement jaloux d'en afficher sur l'habit ou sur le visage.

Auger avait, dans son esprit, fixé son départ à un jour très-rapproché, peut-être commit-il une imprudence en s'en occupant dans sa chambre; toujours est-il que, pour ne pas trop faire languir le lecteur, nous allons raconter ce qui arriva.

On était au lundi 16 mai, c'est-à-dire à la plus belle époque du printemps.

Paris alors est tout parfums: les giroflées et les mugnets jonchent les rues, les violettes et les narcisses embaument l'air.

De petites marchandes de fleurs courent la ville avec leurs éventaires, comme des cassolettes vivantes.

Aux fenêtres, les rosiers prennent leurs feuilles, et les lilas fleurissent.

Puis, çà et là, apparaissent les cerises hâtives, montrant leurs têtes rouges, le long des bâtons de verdure dont on récompense les petits enfants qui ont été sages.

C'était donc un de ces jours-là.

Les fenêtres étaient ouvertes, et laissaient pénétrer dans les pauvres chambres un de ces chauds rayons de soleil qui sont la richesse du pauvre, parce que le pauvre seul sait complètement en jouir.

Auger se mit à table à deux heures comme d'habitude, en face de son beau-père; deux ou trois fois il avait levé les yeux sur le bonhomme Rétif; car jamais, depuis la mort de sa fille, le bonhomme Rétif n'avait été si sombre et si soucieux.

Une préoccupation étrange se trahissait dans ses gestes et dans sa voix.

Redoublant d'amabilité avec Auger, il avait, cependant, quelque chose d'inquiet et de heurté dans tous les mouvements.

Il avait laissé tomber une assiette, lui, l'homme adroit par excellence!

Puis il avait cassé un verre.

A quoi Auger, riant, lui avait dit:

— Mais, beau-père, faites donc attention vous détruisez notre ménage... Vous savez que, les verres cassés, cela porte malheur!

Et, à ces mots, un singulier sourire avait effleuré la lèvre moqueuse du vieillard.

Puis, sans doute pour cacher sa préoccupation, il avait pour la troisième fois repris du même plat.

Tandis qu'Auger causait, Rétif remplissait son verre, le servait, cherchant à s'étourdir, soit par une volubilité singulière de paroles, soit par un bruit inaccoutumé sur la table, et par le choc des ustensiles.

L'aveuglement de certaines natures défiantes est, en certaines rencontres, un bien curieux sujet d'observation.

Auger ne devina, ne sentit rien; il vit seulement son beau-père très enflammé, et s'enflamma plus que lui.

On entamait le rôti, quand Auger, levant un peu la tête, écouta.

Rétif écouta aussi; seulement, il pâlit en écoutant.

— Qu'avez-vous donc, beau-père? demanda Auger.

— Rien! fit l'écrivain en versant à boire à son gendre si vivement, et d'une main si tremblante, qu'il versa plus d'un demi-verre de vin sur la nappe.

— Vraiment! s'écria celui-ci avec un gros rire, je ne vous reconnais plus du tout aujourd'hui, père Rétif! Est-ce que vous avez quelque roman nouveau dans la cervelle?

— Eh! mon gendre, précisément! fit Rétif.

— Ah... Eh bien, voyons, contez-moi cela.

— Volontiers, mon cher Auger.

— Y a-t-il de l'amour là-dedans?

— Certes! Vous aimez l'amour?



— Oui, fit Auger, mais vertueux... Eh ! eh ! vos livres sont quelquefois un peu libres, cher monsieur Rétif.

— Ah ! vous trouvez ?

— Mais oui.

— Vous aimez la vertu, alors ?

— Tiens, parbleu !

— Eh bien ! je vais vous raconter mon roman nouveau, dit Rétif.

— J'écoute.

— Et il vous plaira, car le crime y est puni, et la vertu récompensée.

— Bon !

Et Auger, qui commençait à avoir bien bu et bien mangé, s'accouda le plus confortablement possible, pour écouter le récit de son beau-père.

Mais, par malheur, au même instant, quelque chose de lourd et de remuant gronda près de la porte, sur le palier.

— Hein ? dit Auger.

— Hein ? fit Rétif.

— Qu'y a-t-il donc ?

La porte s'ouvrit, et quatre soldats du guet entrèrent vivement dans la chambre, tandis que deux commissaires se glissaient entre eux comme des couleuvres, et prenaient place aux portes.

Auger, pâle et défait, regarda son beau-père, qui était resté à table.

— Que signifie cela ? dit-il.

— Lequel de vous s'appelle Auger ? fit l'un des commissaires, — par pure politesse, car c'était un homme au nez pointu, surmonté d'une paire de lunettes, qui connaissait évidemment son monde.

— Ce n'est pas moi, heureusement ! dit Rétif se levant pour se mettre sous la protection des sentinelles.

— C'est moi, dit Auger, avec un certain aplomb.

— Alors, fit le commissaire en s'avançant vers lui, c'est vous qui êtes coupable d'avoir assassiné la demoiselle Ingénue Rétif, femme Auger, dit le commissaire.

— Moi ? s'écria l'assassin en reculant.

— Oui, parbleu, vous !

— Oh ! qui a pu dire cela ? s'écria Auger en levant les mains au ciel.

— Mais votre femme elle-même.

— Ma femme ?

— Ou, du moins, si elle ne l'a pas dit, elle l'a écrit.

— Ma femme a écrit ?

— Regardez ceci, dit le commissaire en tendant une lettre au misérable.

— L'écriture d'Ingénue ! s'écria celui-ci stupéfait ; qu'est-ce à dire ?

— Monsieur, dit le commissaire de police avec une effrayante politesse, je vais vous donner lecture de cette lettre ; mais, comme vos genoux tremblent, prenez la peine de vous asseoir.

Auger voulut braver la situation, et demeura debout.

Alors le commissaire lut à haute voix la pièce suivante :

« Moi, Ingénue Rétif de la Bretonne, je certifie que mon mari Auger m'a frappée et renversée d'un coup de couteau, le jour de l'incendie et du pillage de la maison Réveillon, dans la partie de la maison dite la caisse ; pour preuve, j'en ai donné la blessure et le témoin qui m'a sauvée... »

— Fausseté ! mensonge ! calomnie ! s'écria Auger. Où est Ingénue ? puisqu'elle m'accuse, on doit nous confronter ! Où est-elle ? où est-elle ?

— Je continue, poursuivit l'impitoyable commissaire, écoutez, monsieur ; vous nierez après, si vous en avez le courage.

« Et j'atteste, en outre, que mon mari voulait, en m'assassinant, se venger de ce que je le surprénais en flagrant délit de vol. »

— Oh ! fit Auger pâissant.

Et il chercha l'œil de Rétif, qu'il rencontra flamboyant et acéré à la fois.

Le misérable resta comme fondroyé devant ce regard.

Mais bientôt, se ranimant :

— Et c'est tout ? dit-il.

— Non, ce n'est pas tout, dit le commissaire : regardez ce qui est écrit au-dessous de la signature de votre femme.

« Certifié véritable.

» Charles-Louis de Bourbon, comte d'Artois. »

— Perdu ! perdu ! murmura Auger, qui vit, de ce moment seulement, dans quel abîme il était tombé.

Et quatre archers l'emmenèrent, tandis que Rétif, tout tremblant d'émotion, se tenait au dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

Cinq secondes après, Auger sortait avec une imprécation épouvantable, jetant, du seuil de la porte, un regard de désespoir sur l'endroit du plancher où était enfoui son argent.

Ce regard, Rétif l'interpréta au passage, et sourit en se frottant les mains.

Il n'eut point, il faut le dire, la générosité de ne pas se mettre à la fenêtre pour voir le misérable monter en fiacre avec les quatre archers, au grand ébahissement des voisins, encore si bien édifiés, la veille, à l'endroit du dévouement de M. Auger.

## LXV.

## OU RÉTIF TROUVE MOYEN DE DISTRAIRE RÉVEILLON.

La nouvelle de cette arrestation se répandit bientôt dans Paris ; tout le monde ne connaissait pas Auger ; mais, vu les événements qui venaient de se passer, tout le monde connaissait Réveillon.

On était heureux de raconter un véritable crime, et de rencontrer un véritable coupable, au milieu des circonstances de cette opération ténébreuse de l'incendie et du pillage de la fabrique ; heureux de faire tomber sur quelques misérables isolés la plus lourde partie du poids des événements.

Aussi entendait-on dire que le procès de M. Auger marchait merveilleusement vite ; et Rétif de la Bretonne, qui avait été appelé trois fois comme témoin, ne fut pas celui qui y mit des entraves.

Douze jours après cette arrestation, Rétif sortit de chez lui, endimanché de ses meilleurs habits, quoique ce fût un jour de la semaine, et s'achemina vers le faubourg avec l'intention de se rendre chez Réveillon, ou plutôt chez Santere.

Le fabricant de papiers était fort abattu : il avait eu le temps de calculer toutes ses pertes, et il se voyait de jour en jour, beaucoup plus ruiné qu'il ne le croyait d'abord.

Toute sa confiance avait disparu ; il ne relevait plus la tête qu'à de rares intervalles : l'orgueil et toutes ses fumées avaient délogé de sa cervelle.

Morne, silencieux, éteint, il regardait ses filles, vouées désormais à une misère qu'il ne voulait plus, et qu'il s'avouait à lui-même ne pouvoir plus combattre.

Rétif entra dans la chambre qu'il occupait, et lui souhaita le bonjour d'un air pénétré.

Puis, comme il n'avait vu ni Santere, ni Réveillon, ni les filles de ce dernier, depuis l'arrestation d'Auger, il donna quelques détails sur cette horrible catastrophe de l'assassinat d'In-

génue, disparue, au reste, après avoir eu la force d'écrire ce qui s'était passé entre Auger et elle.

Silencieux, réservé, il mit cette réserve et ce silence sur le compte de sa douleur.

Et, cependant, quand Rétif de la Bretonne se fut assis près de Réveillon, et lui eut pris la main, ce dernier sentit comme une influence doucement consolante.

Il y céda sans savoir pourquoi, instinctivement.

Le bonhomme Rétif lui serrait si tendrement la main, et le regardait d'un air si doux !

Enfin, Réveillon le regarda lui-même avec étonnement.

— On dirait que vous avez quelque bonne nouvelle à m'apprendre, Rétif ? demanda-t-il.

— Moi ? Non, répondit Rétif.

— Ah ! fit Réveillon avec un soupir. Et il laissa retomber sa tête.

— Je voulais seulement un peu vous distraire, reprit Rétif.

— Me distraire !...

Et Réveillon secoua tristement la tête.

— Et pourquoi pas ?

— Quelle distraction voulez-vous que j'aie après l'horrible chagrin qui m'a frappé ? vous même, dites-moi, quelle distraction chercheriez-vous ?

— Moi ? dit Rétif.

— Oui.

— Eh bien, je vous avoue une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je suis naturellement vindicatif et rancunier.

— Vous ?

— Comme un tigre ! je n'oublie jamais ni le mal ni le bien. On m'a fait du mal : je veux le rendre, si je puis.

— Soit, vous ; mais moi, quel mal puis-je rendre à ces mille pillards qui m'ont incendié, volé, pillé, ravagé ? dit Réveillon suivant avec égoïsme son idée ; est-ce que je puis m'en prendre à eux individuellement, ou les trainer en corps devant la justice ?

— Aussi, aujourd'hui, cher monsieur Réveillon, reprit Rétif, je vous parle, non pas de vous, mais de moi.

— Oh ! vous, c'est différent ! Eh bien on vous a tué votre fille ; c'est Auger qui vous l'a tuée ; peut-être la justice tuera-t-elle Auger ; mais elle ne vous rendra pas votre fille.